



Rives méditerranéennes

32-33 | 2009

Du lien politique au lien social : les élites

Les échanges savants à l'épreuve de la distance

Jean-François Séguier (1703-1784) entre Vérone et Nîmes

Emmanuelle Chapron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/2954>

DOI : 10.4000/rives.2954

ISBN : 978-2-8218-0062-5

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 15 février 2009

Pagination : 123-139

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Emmanuelle Chapron, « Les échanges savants à l'épreuve de la distance », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 32-33 | 2009, mis en ligne le 15 février 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/2954> ; DOI : 10.4000/rives.2954

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

Les échanges savants à l'épreuve de la distance

Jean-François Séguier (1703-1784) entre Vérone et Nîmes

Emmanuelle Chapron

- 1 En novembre 1757, lorsque l'érudit romain Paolo Maria Paciaudi écrit à Heinrich Karl von Gleichen, l'ambassadeur du Danemark à Paris, cela fait près de deux ans que Jean-François Séguier a quitté la ville de Vérone, où il a résidé pendant près de vingt ans auprès du marquis Maffei, et qu'il s'en est retourné vivre à Nîmes, sa ville natale.

« Vous aurez moyen de me faire une faveur. Vous n'êtes pas loin, ou au moins plus proche de Nîmes que moi. C'est là que s'est retiré ce très honoré et docte M. Séguier, que vous avez bien connu à Vérone auprès du feu marquis Maffei. Je lui ai écrit, mais n'en ai jamais eu de réponse. J'ai ici neuf écus romains qui m'ont été envoyés de Sicile il y a un an pour que je les lui remette. J'ai deux lettres pour lui, que je vous joins. Faites-moi la grâce [...] de l'aviser de tout, et demandez-lui [...] ce que je dois faire de son argent. C'est un homme que j'estime et aime infiniment, auquel j'ai de nombreuses obligations ; je voudrais savoir s'il est vivant, comment il se porte, ce qu'il fait, et s'il y a manière d'être en commerce avec lui. Faites-moi cette grâce, mon cher Gleichen, récupérez-moi ce bon ami »¹.

- 2 Les propos de Paciaudi illustrent la manière dont Séguier se trouve inséré, au moment de son départ pour Nîmes, dans une économie de l'échange savant fondée sur le don et le contre-don, sur des systèmes de compensations plus ou moins monnayées et sur des « chaînes de correspondances » qui facilitent la circulation des lettres et des paquets à travers la péninsule. En soulignant en regard la perturbation qu'introduit dans ce système l'éloignement durable de son correspondant, la lettre du théatin remet en question l'idée d'une « République des lettres » à l'espace fluide et uniforme. Elle invite à considérer la communication savante comme un processus non indifférent aux contraintes spatiales et matérielles, dans lequel la distance introduit inmanquablement des déperditions, voire des ruptures d'information. Le décès même d'un ancien ami peut passer inaperçu, lorsque les voies de l'échange ont été tordues ou interrompues. Notre propos sera ainsi d'aborder la trajectoire de Séguier comme un observatoire du

fonctionnement des espaces savants : quelles ressources un jeune lettré français met-il en œuvre pour s'insérer dans les milieux scientifiques italiens, et comment ces relations se renégocient-elles après la rupture que représente son retour en France.

Le « compagnon français » du marquis Maffei

- 3 Lorsque Jean-François Séguier fait à Nîmes la connaissance de Scipione Maffei, à la fin de l'année 1732, c'est un jeune avocat plus passionné par les médailles et les herborisations que par la carrière juridique, qui accepte bien volontiers l'offre du savant marquis de l'accompagner dans son Grand Tour en Europe pour collecter les inscriptions antiques². À l'arrivée à Vérone en 1736, Séguier s'installe auprès de Maffei, qu'il assistera dans ses recherches jusqu'à sa mort. Il y développe ses recherches épigraphiques, botaniques, astronomiques et paléontologiques, publie ses ouvrages les plus importants, la *Bibliotheca botanica* en 1740, les *Plantae Veronenses* en 1745, prend pied dans le monde académique, constitue un réseau de correspondants qui atteint en Italie une densité maximale dans la première moitié des années 1750, qu'il s'agisse du nombre de nouvelles relations qu'il engage dans la péninsule, du rythme des échanges de lettres avec ses principaux correspondants (une dizaine par an) ou de la capacité de Séguier à « procurer » des correspondances à ses amis comme par exemple, au médecin turinois Carlo Allioni, celles de Giulio Pontedera, botaniste de Padoue, et de Christian Heinrich Eilemburg, gardien du cabinet royal d'histoire naturelle à Dresde³. Une carte de ce réseau le montrerait particulièrement dense des milieux naturalistes de la côte adriatique (Giovanni Bianchi et Giovanni Battarra à Rimini, Giuseppe Zinanni à Ravenne) à l'Institut des sciences de Bologne (Ferdinando Bassi), avec des prolongements à Turin (Carlo Allioni), Florence, Rome (Paolo Maria Paciaudi) et Palerme (Salvatore Maria Di Blasi, Domenico Schiavo).
- 4 Les ressorts de cette intégration doivent être interrogés : à son arrivée à Vérone à 33 ans, Séguier a déjà une bonne pratique de l'épigraphie et de la botanique et son Grand Tour lui a permis de nouer des relations dans les milieux savants européens, mais avant la publication de sa *Bibliotheca botanica*, les esprits chagrins peuvent encore le traiter d'amateur. Le médecin Giovanni Bianchi de Rimini évoque ainsi en 1739 « ce Monsieur Séguier qui fait le botaniste et le naturaliste, à qui j'ai offert des choses naturelles à chaque fois qu'il est passé par ici et qui ne m'a rien donné en échange, contrairement à ce qu'il m'avait promis »⁴. Séguier est par ailleurs « l'indivisible compagnon » d'un savant dont les productions intellectuelles ont suscité des controverses souvent violentes et lui ont valu des inimitiés durables⁵. Cette liaison étroite avec Maffei a pesé diversement sur les rapports de Séguier avec le monde de l'érudition italienne, lui ouvrant la correspondance d'antiquaires chevronnés, gênant ou biaisant d'autres relations. Au tournant des années 1740, Bianchi se sert ainsi de sa correspondance avec le Nîmois pour régler indirectement ses comptes avec Maffei. Il rend précisément compte de toutes les lettres de Séguier à l'antiquaire florentin Anton Francesco Gori, qui lui permettent de surveiller de loin les activités du marquis et les réponses qu'il prépare aux polémiques qui lui sont faites⁶. La géographie contrainte de ces premières relations savantes apparaît également dans les méandres de la circulation des objets naturels : en 1743, Séguier a toutes les peines du monde à récupérer des spécimens que le président Bouhier a eu la maladresse de vouloir lui faire passer par l'intermédiaire du cardinal Passionei, mortellement fâché avec Maffei depuis qu'il s'est mis à dos le cardinal Fontanini⁷. Il

semble enfin, si l'on en croit le marquis, que son compagnon ait subi de la part des journalistes italiens la même « loi du silence » qui entoure ses propres productions⁸.

- 5 L'intégration de Séguier dans les milieux savants italiens s'appuie sur deux ensembles d'éléments, dont le premier est la possibilité qu'il a d'accéder à l'exceptionnelle instrumentation rassemblée au palais Maffei. Collections naturelles, cabinet de physique, jardin botanique, bibliothèque, observatoire astronomique restauré à l'occasion des éclipses de lune de 1744, terrain fossilifère du mont Bolca acheté par le marquis permettent au savant nîmois de s'insérer dans des « communautés expérimentales » à géométrie variable. Sa contribution aux observations astronomiques européennes est bien connue, mais il participe également à de plus modestes entreprises, comme celle de Giovan Antonio Battarra, botaniste de Rimini qui sollicite Séguier et le bolonais Ferdinando Bassi pour reproduire les expériences de Micheli sur la génération des champignons⁹. Ces ressources permettent également à Séguier de satisfaire à l'économie du don et du contre-don qui sous-tend l'échange épistolaire entre savants. Les fossiles du mont Bolca, particulièrement prisés, lui permettent d'alimenter les relations établies pendant le Grand Tour dans les capitales européennes : il en envoie à Paris à la comtesse de Verteillac, à Dortous de Mairan et à Réaumur, au savant hollandais Gronovius et à l'antiquaire Karl Julius Schläger de Gotha, qui lui procurent en retour des semences et des plantes du Surinam et de Virginie. Bien plus qu'une simple monnaie d'échange, les fossiles véronais donnent au Nîmois la possibilité de peser dans les rapports de concurrence symbolique entre collectionneurs européens : Salvatore Maria di Blasi, gardien du musée du couvent San Martino delle Scale à Palerme, se félicite en 1745 des échantillons envoyés par Séguier, qui lui permettent de damer le pion au musée des jésuites palermitains, fiers propriétaires de fossiles des montagnes proches de Damas¹⁰. Les rapports de force restent toutefois complexes : dans ses relations avec des savants et collectionneurs particulièrement puissants, Séguier se trouve mis en concurrence avec d'autres Italiens, comme l'abbé florentin Cerati ou le prince de Craon, ministre du grand-duc de Toscane, dont Réaumur écrit à Séguier qu'il a « un empressement pour enrichir ma collection qui va au-delà de ce que je puis désirer. Il se prive de ce qu'il a plus rare pour m'en faire présent »¹¹.
- 6 Le deuxième ressort de l'intégration de Séguier est la réputation de sa correspondance étrangère : en 1753, Paolo Maria Paciaudi attend de lui « des nouvelles littéraires des pays étrangers, puisque vous en êtes en général très bien informé » et le naturaliste Giovanni Bianchi réclame la même année « quelque nouveauté littéraire, puisque vous avez plus de correspondances que moi, surtout hors d'Italie »¹². En France, ces relations sont surtout parisiennes (Nollet, Guettard, Réaumur), mais Séguier joue également de celles qu'il entretient dans les milieux académiques provinciaux, plus difficilement accessibles aux savants italiens pour des raisons linguistiques et matérielles. En 1753, le ravennais Francesco Ginanni lui demande de lui procurer « la dissertation sur les maladies du froment qui a remporté le prix de l'académie de Bordeaux »¹³. Ces relations n'en font pas forcément un bon intermédiaire de librairie, car les savants italiens placés dans une position géographique moins périphérique que celle de Vérone reçoivent bien avant lui les dernières publications parisiennes : Ferdinando Bassi, de l'Institut de Bologne, auquel Séguier annonce la parution du livre de Réaumur sur les oiseaux domestiques, lui répond ainsi courtoisement que l'ouvrage lui a déjà été envoyé deux ou trois ans auparavant¹⁴.
- 7 Dans les faits, les relations qui font la renommée de la correspondance de Séguier sont davantage celles qu'il tisse dans les milieux savants du nord de l'Europe, avec les

Provinces-Unies au retour du Grand Tour et avec la Suisse et l'Allemagne dans les années 1750. Lorsque l'Académie des sciences de Bologne entreprend d'imprimer le catalogue de ses membres avec des notices biographiques, c'est à Séguier que Bassi s'adresse pour s'informer des académiciens helvétiques, de leur pays d'origine, profession, titres, affiliations académiques, patronages et éventuel décès¹⁵. La perpétuation de ces correspondances après la mort de Maffei et le départ de Séguier sera d'ailleurs un enjeu d'importance pour les savants véronais : en 1756, Giuseppe Torelli se propose de remplir les demandes de l'antiquaire Karl Julius Schläger « de sorte qu'il ne s'aperçoive même pas que vous êtes parti d'Italie »¹⁶. Les relations épistolaires entretenues par Séguier dans ces contrées sont facilitées par la position géographique de Vérone, qui est l'une des premières villes italiennes que rencontrent les voyageurs de l'Europe septentrionale arrivés par le Brenner, alors qu'elle se trouve à l'écart du circuit français, qui passe plutôt par Padoue¹⁷. Mais ces échanges sont d'autant plus riches qu'ils sont alimentés de manière plus ou moins visible par un ensemble de « liens faibles », nébuleuse de relations nées de rencontres brèves ou ponctuelles autour du palais Maffei ou à l'occasion d'un déplacement¹⁸. Une source peu commune permet d'en prendre la mesure : il s'agit d'un petit carnet sur lequel Séguier inscrit entre le début des années 1730 et le début des années 1760 les noms d'environ 180 personnes rencontrées pendant son Grand Tour en Europe, à leur passage à Vérone ou lors des voyages qu'il effectue en Italie avec le marquis Maffei¹⁹. Parmi la centaine de noms que l'on peut dater de la période véronaise, les étrangers les plus nombreux sont des ressortissants du Saint-Empire. La plupart sont des botanistes ou des médecins comme Peter Christian Wagner, médecin du margrave de Brandebourg qui procure à Séguier l'*Histoire naturelle de Pologne*, Johann Ernst Hebenstreit, professeur de médecine à Leipzig, qu'il avait déjà rencontré à Paris en 1733, le botaniste Balthasar Ehrhart, physicien de la ville de Memmingen, sous le nom duquel il indique « pour 10 florins 2000 plantes. Il a fait imprimer des catalogues et il a beaucoup de pétrifications », ou des amateurs comme Johann Thomas Richter, fils du célèbre collectionneur qui lui promet un nid d'oiseau pétrifié. Les critères qui gouvernent l'inscription des noms dans le carnet restent difficiles à cerner, mais l'on peut supposer qu'il s'agissait d'individus considérés par Séguier comme des ressources intellectuelles ou sociales mobilisables en cas de besoin. Moins que comme un classique carnet d'adresses (peu nombreux sont les individus avec lesquels Séguier entretient ensuite des échanges épistolaires suivis), le carnet semble fonctionner comme un « dispositif graphique de tri des informations » propre à faciliter ses relations avec le monde germanique, atout majeur de sa participation à la vie scientifique péninsulaire²⁰.

- 8 Jusqu'au départ de Vérone, les modalités de la reconnaissance intellectuelle de Séguier restent toutefois étroitement dépendantes de la figure tutélaire du marquis Maffei, comme en témoignent ses relations avec les académies et les périodiques italiens. Les biographes du Nîmois ont toujours évoqué sa forte implication dans le mouvement académique (l'un de ses contemporains expose que « sa mort a plongé dans le deuil presque toutes les sociétés littéraires connues »), sans forcément s'interroger sur le sens de ces affiliations²¹. Sur les quinze titres académiques de Séguier, huit lui sont acquis pendant le séjour à Vérone, trois français et cinq italiens. Les trois premiers, qui sont parmi les plus prestigieux de sa carrière, entérinent les mérites de sa correspondance scientifique : l'Académie royale de Montpellier et l'Académie des sciences de Paris le nomment en 1749 membre correspondant et l'Académie des sciences de Bologne l'admet parmi ses membres en 1750. Les quatre affiliations suivantes émanent d'académies de fondation ou de refondation récente, qui s'efforcent de réussir leur insertion dans la

République des lettres en s'agrégeant les savants les plus réputés d'Italie : l'*Accademia degli Agiati* de Rovereto (fondée en décembre 1750, qui l'agrège en 1754 sous le nom d'*Uranio*), l'*Accademia Augusta* de Pérouse (fondée en novembre 1751, qui l'admet dans ses rangs en mai 1752), l'*Accademia del Buon Gusto* de Palerme (fondée en 1718, mais à laquelle Domenico Schiavo tente de donner un nouvel essor en 1755) et l'Académie royale de Nîmes (fondée en 1682 et « ressuscitée » en 1752). *A contrario*, la célèbre Académie philharmonique de Vérone ne l'admet parmi ses membres qu'en 1755, après la mort de Maffei et la décision de rentrer à Nîmes²². Doit-on en conclure que Séguier est devenu une valeur sûre des sphères académiques ? D'un côté, on peut noter que le Nîmois fait partie de la même « vague » d'élection que des savants réputés comme Giovanni Lami, Anton Francesco Gori ou Giovanni Bianchi. De l'autre, force est de constater que toutes les élections de Séguier s'appuient sur un passé de relations épistolaires avec les savants locaux : ce n'est que dans les dernières décennies de sa vie qu'il sera élu dans des académies comme celles de Cortone, de Kassel ou de Lund où il n'a pas de correspondants. Son élection a par ailleurs souvent à voir avec celle du marquis Maffei, ainsi que le montre l'épisode pérugin. Le 22 avril 1752, Giovanni Vangelista Di Blasi écrit à Séguier pour l'informer que les académiciens espèrent mettre leur société savante « sur le pied de celles de France », avec un concours annuel, qu'ils ont entrepris pour cela d'y agréger « les hommes vertueux d'Italie pour la rendre plus noble » et qu'il l'a fait élire en vertu de son « ancienne servitude ». Mais l'agrégation du Français est également une garantie de la bienveillance du marquis Maffei pour la nouvelle institution, Séguier étant prié de l'informer de son élection et de lui demander un opuscule pour la publication d'un volume d'actes²³.

- 9 L'inscription de Séguier dans les milieux intellectuels italiens, que met en évidence le développement de sa correspondance, se joue ainsi à la rencontre de plusieurs vecteurs de communication, plus ou moins localement ancrés et diversement liés aux réseaux propres du marquis Maffei : la sociabilité mondaine et scientifique du palais véronais, les flux des voyageurs européens en Italie, les effets de réputation des affiliations académiques. En perturbant leur interaction, le retour à Nîmes entraîne inmanquablement une reconfiguration des rapports entre Séguier et les milieux savants italiens.

L'héritage italien

- 10 Le partage de l'héritage de Maffei est un moment important de cette reconfiguration. La cristallisation des identités nationales qu'il provoque se manifeste par la réapparition dans la correspondance de Séguier du motif *Noi Italiani... Voi Francesi* qui s'y était estompé au fil des années. Immédiatement après la mort de Maffei, l'abbé Barthélemy demande son aide à l'érudit pour tenter d'obtenir certaines médailles pour le cabinet du roi de France : « Vous êtes françois Monsieur, lui écrit-il, vous aimez la gloire du Roi notre maître, voilà des motifs qui peuvent exciter votre zèle »²⁴. Symétriquement, certains érudits véronais regrettent le départ pour Nîmes d'une partie des collections et surtout des manuscrits du marquis : d'après son ami Giuseppe Torelli, « ce sera toujours notre grande honte qu'un étranger nous ait volé un si beau trésor »²⁵. Cet héritage de livres, de collections naturelles et de médailles, auquel l'édition de 1757 de la *Conchyliologie* de Dezallier d'Argenville donne immédiatement une immense publicité, fait de Séguier le « savant revenu d'Italie ». Il accrédite l'idée d'un rapport privilégié entre le Nîmois et la

terre italienne et nourrit pendant trente ans les sollicitations d'amateurs en quête de spécimens naturels, surtout de fossiles, mais également de graines et de plantes. En 1769, le genevois Jean André de Luc, qui se présente comme un « franc collecteur », lui demande de regarder s'il n'aurait pas des « doubles, & sextuples même » de ses poissons pétrifiés du mont Bolca ; en 1783, un conseiller à la cour des aides de Paris, L'Héritier, qui « aspire à l'honneur d'être Botaniste », lui réclame encore des plantes du Véronais²⁶. Ces correspondants sondent dans le même temps la possibilité de recourir aux réseaux conservés par Séguier en Italie : « Auriez vous conservé quelques relations dans ce pays, lui demande le second, et pourrais-je m'y adresser pour demander quelques graines ? ». L'issue de ces tentatives n'est pas toujours heureuse : « vous êtes absent, Monsieur, et les services s'effacent », lui reproche de Luc, fâché de ne pas avoir obtenu de réponse de Giulio Moreni malgré la recommandation de Séguier. Même si dans ce cas, il est probable que le silence du savant s'explique par un certain mépris à l'égard de ce collectionneur prétentieux, force est de constater que le retour à Nîmes marque un ralentissement dans la plupart des correspondances italiennes.

- 11 Les six principales relations épistolaires de Séguier en Italie se poursuivent encore pendant une vingtaine d'années, jusqu'au milieu des années 1770, mais en se réduisant à une lettre tous les ans ou tous les deux ans. « J'avais malheureusement deviné, lui écrit Ferdinando Bassi en 1762, que votre éloignement allait interrompre, sinon notre amitié (je veux espérer que ça n'est pas le cas, et de mon côté elle n'est aucunement refroidie), mais au moins notre correspondance, qui profite à l'amitié et l'alimente »²⁷. En trente ans, Séguier n'engage par ailleurs que peu de nouvelles relations italiennes, une vingtaine, dont dix avec ses anciens amis de Vérone. Envers de l'image d'une République des lettres uniformément maillée par les réseaux de correspondances, les relations italiennes de l'époque nîmoise éclairent les distorsions de l'espace-temps européen et témoignent des difficultés que rencontrent les savants de l'époque moderne à maintenir des contacts intellectuels à longue distance. Vu des capitales, l'espace de la communication peut sembler relativement fluide : comme le souligne avec optimisme le romain Paolo Maria Paciaudi, « Nîmes est en Europe, et les courriers y passent, de sorte que nous pourrions nous écrire à plusieurs reprises, et tranquillement »²⁸. Considérée depuis les marges, son irrigation apparaît plus problématique : l'amélioration des moyens de transport et des réseaux postaux n'a pas aboli les contraintes spatiales, qui supposent d'identifier des chemins et des relais, d'éprouver des itinéraires, via Lyon, Turin ou Genève, de s'assurer des collaborations parmi les milieux marchands. Les relations entre Nîmes et les villes de la côte adriatique n'ont jamais été aisées. Dès son arrivée à Vérone, Séguier s'en remet aux marchands nîmois établis à Genève, mais « si dans la suite, je ne trouve quelque expédient pour recevoir des lettres de la patrie, écrit-il dès juin 1737 à son ami Pierre Baux, il faudra que je me regarde comme si j'étais en Amérique, et que je compte comme un bonheur quand il m'arrivera quelque nouvelle du pays ou de la France »²⁹. Il utilise ensuite plusieurs réseaux marchands pour envoyer lettres et paquets vers Nîmes et le reste de l'Europe : marchands lyonnais aux affiliations languedociennes comme Gaspard Baux et Honoré Castanet, négociants génois aux terminaisons nîmoises et lyonnaises comme Paul Maystre et Pierre Manoël, banquiers établis de part et d'autre des Alpes comme les Pestalozzi de Bergame et Zurich, par lesquels transitent dans un sens les livres commandés aux libraires genevois et dans l'autre les spécimens naturels envoyés aux savants suisses. Symétriquement, les liens entre Séguier et son ancienne patrie d'adoption se fragilisent après le retour à Nîmes : « il faut être patients, lui écrit de Rimini

le naturaliste Battarra, parce que nous vivons dans des pays que la poste ne parcourt pas avec plaisir, et je suppose que si vous étiez dans une quelconque ville d'Allemagne ou à Londres nous nous écrivions plus souvent »³⁰. En revanche, les échanges avec les savants de Palerme semblent relativement moins compliqués qu'ils ne l'étaient lorsque Séguier vivait à Vérone, grâce aux voies maritimes qui relient la Sicile à Marseille, même si les lettres peuvent tout de même mettre près de six mois à arriver.

- 12 Toutes ces communications apparaissent étroitement dépendantes de personnages relais. Pendant plusieurs décennies, Carlo Allioni joue un rôle central dans la gestion du réseau de correspondance de Séguier : pendant la période véronaise, le médecin turinois sert de pivot dans la transmission des lettres entre Vérone et Paris, en les remettant à la poste ou à l'une des connaissances que lui procure son activité de médecin ; après le retour à Nîmes, il redistribue plis et paquets vers l'Italie du centre et de l'est. Sa désaffection progressive, dont se plaignent les correspondants de Séguier, porte donc un coup important à tout le système épistolaire. Il n'est pas anodin qu'elle coïncide avec un renversement des rapports d'autorité entre les deux hommes, au moment où la carrière du Turinois, de 25 ans le cadet de Séguier, s'institutionnalise et se professionnalise : en plus de la charge de trésorier de l'Académie royale des sciences de Turin, il est nommé professeur de botanique à l'université et directeur du jardin botanique³¹. Le troisième obstacle matériel à la communication épistolaire est le coût des échanges, alourdi en France après 1759 par un nouvel impôt, *gravississimo*, sur les lettres : « Si vous recevez à l'avenir pour moi, de quelque point d'Italie, *qualche grossa lettera*, recommande Séguier à Allioni en 1759, ne me l'expédiez pas par la poste, mais gardez-la par devers vous, jusqu'à ce qu'il se présente quelque occasion de la faire passer sans frais à Lyon, à [la librairie] de Tournes »³². De fait, avec l'éloignement géographique, la présentation matérielle des lettres change : celles d'Allioni, autrefois de deux feuillets, tiennent désormais sur un seul ; en lui réexpédiant des lettres de ses amis italiens, il en enlève souvent l'enveloppe. Le ton et le contenu des missives évoluent, contenant relativement moins d'échanges de graines et de livres, et plus de nouvelles littéraires.
- 13 Malgré les obstacles de la distance, les lettres montrent de quelle manière les savants italiens ont intégré les avantages matériels et intellectuels que pouvaient représenter les nouvelles coordonnées géographiques de leur ami. Son retour en patrie est la promesse d'introductions dans les milieux intellectuels locaux. En 1763, lorsque Carlo Allioni cherche à obtenir des semences du jardin royal de Montpellier, c'est à Séguier qu'il s'adresse, lui envoyant un sachet de graines destiné au professeur Imbert avec qui il désire nouer des relations épistolaires. La manœuvre est un demi-échec : Séguier ne connaît qu'Antoine Gouan, botaniste de talent qui n'a encore aucune fonction officielle au jardin royal et entretient de mauvaises relations avec Imbert. En compensation, Séguier propose à Allioni des graines d'Égypte apportées à Montpellier par un ami de Gouan et de Sauvages : « nous les avons divisées entre nous, et je ferai votre part ». De manière générale, la situation périphérique de Nîmes, à l'écart de la scène et de la librairie parisiennes qui focalisent l'attention des savants italiens, n'encourage pas à la poursuite des correspondances.

Les ressources de la mobilité

- 14 Dès la période véronaise, l'existence du petit « carnet de connaissances » avait invité à repenser l'importance accordée par les milieux savants aux ressources de la mobilité

comme ferment des échanges intellectuels. Le constat est encore plus vrai après le retour à Nîmes. Le cabinet d'antiquités et d'histoire naturelle de Séguier est en effet devenu, au fil des ans, un lieu convenu du voyage dans la France méridionale et une étape fréquente sur la route de la péninsule. D'abord portés de manière très sélective sur le « carnet de connaissances », les noms des visiteurs sont rassemblés à partir de 1773 sur un deuxième petit carnet qui, comme le premier, semble fonctionner comme un outil de gestion des connaissances et comme un réservoir de ressources matérielles et intellectuelles³³.

- 15 Parmi les 1402 visiteurs inscrits entre 1773 et 1783, les Italiens (ou, plus précisément, les voyageurs pour lesquels le savant indique une résidence en Italie) ne sont pas très nombreux : une soixantaine (58), soit guère plus que les Suisses (51), mais trois fois moins que les Britanniques (171). C'est un groupe de voyageurs représentatifs de l'Europe des capitales, Rome, Turin, Venise, Naples, Milan, Gênes ou Florence, dont les trois cinquièmes appartiennent aux cercles les plus importants de la société politique, diplomatique et ecclésiastique. De Rome arrivent les princes Sigismondo Chigi et Abbondio Rezzonico, sénateur et parent de Clément XIII, ainsi que messeigneurs Ganganelli et Serlupi qui vont porter la barrette cardinalice aux nouveaux cardinaux en Espagne et au Portugal, accompagnés de leurs auditeurs et de quelques abbés. De Naples et Palerme arrivent les Colonna, les Lucchesi Palli, le jeune comte Statella qui « a entrepris le voyage de l'Europe » accompagné de son père, le marquis de Spaccaforno. Dans le sens inverse, Séguier reçoit le marquis Domenico Caracciolo, qui vient de passer dix ans à Paris comme ambassadeur du royaume de Naples et regagne la Sicile pour prendre la fonction de vice-roi, accompagné de son neveu et de Pietro Paolo Celesia, célèbre juriste génois. De Venise arrive Son Excellence Francesco Pesaro, ambassadeur de la Sérénissime en Espagne, qui passe à Nîmes en 1776 avec son secrétaire, à qui Séguier remet des lettres pour ses correspondants espagnols, et qui repasse cinq ans plus tard au retour de son ambassade. Les religieux, artistes, hommes de lettres et de science forment un groupe plus restreint, d'une dizaine d'individus : parmi eux deux Français établis à Rome, le dominicain Gabriel Fabrice, religieux du couvent de la Minerve originaire de Saint-Maximin-du-Var, et le libraire Pierre Durand. Le lien avec l'Italie est en fait redoublé par d'autres flux : ceux des artistes en route pour Rome, des jeunes nobles européens avec leurs précepteurs, des religieux se rendant à leur chapitre général, des ambassadeurs et grands commis des monarchies européennes gagnant les cours italiennes. De nombreuses lettres témoignent de ce que pour nombre d'entre eux, la visite à Séguier n'est pas seulement une étape de curiosité sur l'*iter italicum*, mais une rencontre qui participe pleinement à la préparation et à la réussite de leur voyage italien. C'est le cas de Roudil de Berriac, receveur des recettes du diocèse de Carcassonne, qui a décidé de faire le tour d'Italie. Il a prévu de partir après la révision des comptes du diocèse, fin avril ou début mai, et de passer voir Séguier en route. Le grand souci du Carcassonnais est l'apprentissage de l'italien : « j'ai fait bien peu de progrès dans la langue », lui écrit-il en novembre 1771, évoquant « le dégoût qu'inspire à mon âge l'étude d'une langue ».

« Quoique j'entende passablement la prose je ne sais si je serai assés habile pour demander les choses les plus nécessaires dans une langue qui m'est encore si peu familière. Quoiqu'il en soit je me mettrai en chemin, et j'espère faire des progrès plus rapides, quand l'étude de la langue sera devenue ma principale occupation, et quand je serai entouré de gens qui n'en parleront pas d'autre. La nécessité est un bon maître »³⁴.

- 16 Arrivé en Italie, le voyageur tient son correspondant au courant de ses progrès. A Turin, il a désormais un maître de langue italienne et son apprentissage lui prend beaucoup de

temps : il « passe les jours entiers à apprendre et transcrire des verbes, faire des thèmes comme s'[il] étoit[t] encore au collège, et [se trouve] surpris de ce que [il a] fait entrer dans [sa] mémoire depuis une quinzaine de jours ». Séguier à Sienne quelques mois plus tard, il profite de la familiarité de Séguier avec l'italien pour s'entraîner à écrire une lettre dans cette langue³⁵.

- 17 Les annotations du carnet et les échanges épistolaires qui suivent la rencontre nîmoise montrent tout le parti que Séguier tire de ces voyageurs. Ils représentent tout d'abord le meilleur moyen de pallier les limites et d'échapper au coût des structures postales, à tel point que la quasi-totalité des lettres que Séguier échange avec Ferdinando Bassi à Bologne, Giovanni Bianchi à Rimini et Pier Paolo Paciaudi à Rome puis à Parme sont portées de part et d'autre des Alpes par des voyageurs. Dans un certain nombre de cas, les voyageurs remplissent les fonctions d'un correspondant local, en s'offrant de repérer pour l'érudit les nouveautés de librairie, d'acheter et d'expédier des ouvrages, d'identifier ou de recopier des manuscrits. Fabricy reçoit ainsi de son hôte diverses « commissions littéraires », dont la copie des inscriptions publiées dans les *Novelle letterarie* de Florence et dans le *Giornale de' letterati* de Rome et le repérage des lettres d'Holstenius et de Peiresc conservées dans les bibliothèques romaines pour Saint-Véran, bibliothécaire de Carpentras qui en a entrepris l'édition. Séguier a également pris soin de confier à Roudil un « Memoire pour l'Italie et M^r de Berriac », qui est en réalité une liste d'ouvrages à acheter pour lui³⁶.
- 18 Par une troisième voie, celle des lettres de recommandation, ils permettent d'entretenir le réseau savant de Séguier en Italie. On sait combien ces lettres sont nécessaires aux voyageurs, qui s'en procurent avant de partir auprès de leurs différentes connaissances : celles que fournit Séguier sont d'autant plus précieuses qu'elles adressent le voyageur, non aux Français résidant en Italie, comme c'est souvent le cas, mais directement aux savants italiens. On s'interroge plus rarement sur la signification qu'elles peuvent avoir pour leur émetteur, par exemple lorsque Séguier remet en 1763 quarante lettres de recommandation à l'abbé de Sauvages qui part faire un voyage d'études en Italie³⁷. Même si le matériau est difficile à rassembler, les lettres de recommandation apparaissent comme une voie d'accès intéressante à la géographie imaginaire d'un réseau savant. Dans la majeure partie des cas, elles s'adressent à des relations que le savant considère comme actives, à Ferdinando Bassi, Carlo Allioni ou Giovanni Bianchi, mais elles permettent parfois de réveiller des relations dormantes. Plusieurs correspondants se félicitent de ces rencontres qui leur ont permis d'évoquer leur ami commun, ou simplement d'apprendre qu'il était encore en vie. Le grand, vieux et très acariâtre Giovanni Bianchi se plaint en revanche fréquemment de l'attitude de Français qui passent en courant par la petite ville de Rimini. Il évoque d'un ton peu amène le passage éclair de l'abbé de Sauvages, arrivé tard le soir et reparti tôt le matin sans se charger des spécimens naturels promis à Séguier :

« vos compatriotes sont très cassants et discourtois [...] Quand ils viennent me voir en passant ici, même lorsqu'ils en ont été priés par vous, ils sont comme le *Canis e Nilo* [c'est-à-dire qu'ils sont comme les chiens qui boivent l'eau du Nil en courant pour échapper aux crocodiles]. C'est à croire qu'ils considèrent Rimini comme une bicoque, et moi comme un crocodile qui risque de les dévorer [...]. Je ne dis pas que Rimini mérite que l'on s'y arrête plusieurs jours, mais ils pourraient quand même s'arrêter quelques heures pour voir les antiquités de la ville, l'arc, le pont, Saint-François, ainsi que les choses modernes, comme la bibliothèque publique et mes collections. S'ils n'apprécient pas notre ville [...], dites-leur que je me fiche

éperdument de leur Montpellier, qui n'a rien de rare, et où il n'y a personne qui ne sache un *iota* »³⁸.

- 19 Les voyageurs participent enfin à l'entretien de la réputation de Séguier en Italie. Leurs récits fournissent aux lettrés locaux un motif de *captatio benevolentiae* permettant d'engager ou de reprendre une correspondance. C'est le cas pour Giorgio Bonelli, médecin romain dont Séguier avait fait la connaissance à Vérone en 1750. En 1775, Bonelli apprend par un voyageur avignonnais que Séguier « non seulement vivait encore, mais qu'il travaillait, et faisait à raison l'amour et les délices des lettrés » : c'est une lettre de recommandation confiée au naturaliste liégeois Jean Demeste, son étudiant, qui permet de renouer le lien interrompu avec Séguier³⁹. C'est également le moyen dont tente d'user Vincenzo Lavini, apprenti antiquaire employé au bureau de la guerre à Turin :

« Il y a quelques temps que le médecin Giavelli, mon très bon ami, m'a rapporté l'heureuse circonstance dans laquelle il vous a rencontré en passant voir l'antique édifice de Nîmes. A peine m'avait-il raconté cela, que je me rappelai avoir lu le très judicieux mémoire *Sur la Maison carrée de Nîmes*, que vous avez publié »⁴⁰.

- 20 Avant de répondre, Séguier s'informe auprès de Carlo Allioni des qualités de son interlocuteur – habile copieur de manuscrits plus que véritable antiquaire – et ne donne pas suite à sa requête.
- 21 Le parcours de Jean-François Séguier est loin d'être exceptionnel : nombre d'artistes, d'ecclésiastiques ou de professeurs universitaires se sont expatriés de la même manière pendant une période plus ou moins longue. Il apparaît toutefois représentatif de la manière dont les hommes de lettres ont perçu les contraintes spatiales de la communication épistolaire et élaboré des dispositifs qui, à l'instar des carnets de connaissances et de visiteurs du Nîmois, des collections d'histoire naturelle ou des lettres de recommandation remises aux voyageurs, permettent d'entretenir à distance la possibilité des échanges savants.

NOTES

1. Bibliothèque nationale de France [désormais BNF], NAF 6211, f°92 : p. M. Paciaudi à H. K. von Gleichen, Rome, 16 novembre 1757 (*Voi sarete in grado di farmi un piacere. Siete non lontano, o almeno più vicino a Nimes di me. Colà si è ritirato quell'onoratissimo, e dotto Mr Seguiet, che avete ben conosciuto a Verona presso il fù Marchese Maffei. Io gli ho scritto, ma non ne ho mai avuta risposta. Tengo presso di me nove scudi Romani, mandatimi un anno fà da Sicilia, per rimmetterglieli. Tengo due lettere per lui, che vi accludo. Fatemi la grazia di cercarne conto, di avvisarlo di tutto, e dategli, o fategli dire cosa ho da fare del suo denaro. Egli è un uomo, che stimo, ed amo infinitamente, a cui ho molte obbligazioni ; vorrei sapere, se vive, come si porta, che fà, e se v'è maniera di essere in commercio con lui. Fatemi questa grazia, caro Gleichen, ricuperatemi questo buon amico*).

2. Le personnage est désormais bien connu : après la thèse d'Elio MOSELE (*Un accademico francese del Settecento e la sua biblioteca (Jean-François Séguier 1703-1784)*, Vérone, Libreria Universitaria Editrice, 1981, 106 p.), différents aspects de sa vie et de son activité intellectuelle ont été éclairés par les colloques de Vérone en 1984 (Elio MOSELE (dir.), *Un*

accademico dei Lumi fra due città : Verona e Nîmes, Vérone, Università degli studi- Nîmes, Société d'histoire moderne et contemporaine, 1987, 120 p.) et de Nîmes en 2003 (Gabriel AUDISIO, François PUGNIÈRE (dir.), *Jean-François Séguier. Un Nîmois dans l'Europe des Lumières*, Aix-en-Provence, Edisud, 2005, 280 p.).

3. Sur les 42 relations épistolaires entretenues avec des Italiens pendant la période véronaise, 25 ont été nouées entre 1750 et 1755.

4. Bibliothèque Marucelliana, Florence, B.VII.6, f°14-15 : G. Bianchi à A. F. Gori, Rimini, 2 janvier 1740 (*quel Monsù Seguiet che fa il Botanico e il Naturalista, cui avendo io ogni volta che è passato di qua regalato di cose naturali, ne avendo avuta mai alcuna cosa in iscambio, come pur m'avea promesso*).

5. L'expression figure dans les *Novelle letterarie*, XV, 1754, col. 734-735, 15 novembre 1754.

6. Bianchi signale par exemple à Séguier que le marquis Maffei a commis des erreurs dans la retranscription d'une inscription de Rimini publiée ensuite dans les *Osservazioni letterarie* (Bibliothèque municipale de Nîmes [désormais BMN], ms. 139, f°35, Rimini, 16 juillet 1739). Sur les relations de Bianchi avec Maffei, Ivan DI STEFANO MANZELLA, « Scipione Maffei e Janus Plancus. Storia di un rapporto difficile », *Atti dell'Accademia Nazionale dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, s. VIII, XXV, 1972.

7. BNF, NAF 1212, f°242-243 : J. F. Séguier à Bouhier, Vérone, 8 septembre 1743. Sur les relations entre les deux hommes, Celestino GARIBOTTO, « Poeti, eruditi e uomini di teatro nell'epistolario maffeiano », in *Miscellanea Maffeiana*, Vérone, 1955, p. 103-132.

8. G. F. Maffei à A. F. Zaccaria, Vérone, 24 mai 1751, in Celestino GARIBOTTO (éd.), *Scipione Maffei. Epistolario 1700-1755*, Milan, Giuffrè, 1955, p. 1309, au sujet de la *Bibliotheca botanica*, qui a pourtant fait l'objet d'un long et louangeur compte rendu dans les *Novelle letterarie* de Florence.

9. BMN, ms. 138, f°131 : F. Bassi à J. F. Séguier, Bologne, 26 août 1750. Giovanni Antonio BATTARRA, *Fungorum agri ariminensis historia*, Faventiae, Typis Ballantianis, 1755, p. 10, 61. Sur l'activité scientifique de Séguier, voir plus généralement Ivano DAL PRETE, *Scienza e società nel Settecento veneto. Il caso veronese 1680-1796*, Milan, Franco Angeli, 2008.

10. BNF, NAF 6211, f°41 : S. M. di Blasi à J. F. Séguier, Palerme, 19 août 1745.

11. Georges MUSSET (éd.), *Lettres inédites de Réaumur*, La Rochelle, Veuve Mareschale & Martin, 1886, p. 59.

12. BMN, ms. 147, f°26 : p. M. Paciaudi à J. F. Séguier, Rome, 16 mai 1753 (*novelle letterarie di paesi esteri giacché solete esserne informatissimo*) et *ibid.*, f°123 : G. Bianchi à J.-F. Séguier, Rimini, 14 mai 1753 (*qualche novità letteraria, giacché voir avete maggior carteggio che non ho io, massimamente fuori d'Italia*).

13. BMN, ms. 143, f°120 : F. Ginanni à J. F. Séguier, Ravenne, 27 octobre 1753 (*la dissertazione sopra le malatie del formento, che ha riportato il premio dell'accademia di Burdò*). Séguier commet également plusieurs traductions de dissertations académiques, celle du dijonnais Raudot sur les épidémies animales ou du montpelliérain Pierre-François de Guilleminet sur l'aurore boréale du 3 février 1750 pour l'astronome bolonais Eustachio Zanotti.

14. BMN, ms. 138, f°170 : F. Bassi à J. F. Séguier, Bologne, 19 décembre 1753.

15. *Ibid.*, f°175 : F. Bassi à J. F. Séguier, Bologne, 24 avril 1754 : « Je sais que vous avez de nombreux correspondants parmi les Suisses, ainsi vous pourrez rendre ce service à l'académie... » (*Io sò che avete molti corrispondenti nelli Svizzeri, dunque voi potrete fare tale favore all'Academia*).

16. BNF, NAF 6211, f°125-126 : G. Torelli à J. F. Séguier, Vérone, 26 mars 1756 (*sì ch'egli non s'accorga che voi siate partito d'Italia*).

17. *Voyageurs français à Vérone*, Genève, Slatkine, 1984, 403 p. (Biblioteca del Viaggio in Italia. Studi 18).
18. Sur l'expression, usitée en sociologie des réseaux, voir Claire LEMERCIER, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52-2, avril-juin 2005, p. 87-112, et l'usage qu'en font David S. LUX, Harold J. COOK, « Closed Circles or Open Networks? Communicating at a Distance during the Scientific Revolution », *History of Science*, vol. 36, 2, n° 112, juin 1998, p. 179-211.
19. BMN, ms. 284(1). Le manuscrit est édité dans Emmanuelle CHAPRON, *L'Europe à Nîmes. Les carnets d'un savant nîmois*, Jean-François Séguier, Avignon, Editions Barthélemy, 2008.
20. L'expression est de Jack GOODY, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 155.
21. BNF, NAF 22 278, f°509 : « Anecdotes sur la vie privée de M^r Séguier lues à la séance publique de l'académie royale de Nîmes le 17^e janvier 1785 par M^r Vincens le fils ». Sur le sens de ces agrégations académiques, voir l'article stimulant de Jean BOUTIER, « Giovanni Lami « accademico ». Échanges et réseaux intellectuels dans l'Italie du XVIII^e siècle », in Carlo OSSOLA, Marcello VERGA, Maria Antonietta VISCEGLIA (éd.), *Religione, cultura e politica nell'Europa dell'età moderna. Studi offerti a Mario Rosa*, Florence, Olschki, 2003, p. 547-558.
22. Respectivement BNF, NAF 6568, f°58-59 : J. F. de Guilleminet à J. F. Séguier, Montpellier, 4 janvier 1749. BMN, ms. 402 : Lettre de correspondance pour M. Séguier, de l'Académie des sciences, signée Grandjean de Fouchy, 10 mai 1749. Bibliothèque de l'Académie de Nîmes, diplôme de l'académie de Rovereto, 20 janvier 1754. BMN, ms. 148, f°31 : D. Schiavo à J. F. Séguier, Palerme, 12 avril 1755. BMN, ms. 139, f°138 : G. Bianchi à J. F. Séguier, Rimini, 25 août 1755 (sur l'élection à l'académie véronaise).
23. BMN, ms. 138, f°323 : G. V. Di Blasi à J. F. Séguier, Pérouse, 22 avril 1752 (*metterla affatto sul piede di quelle di Francia... gl'uomini virtuosi d'Italia per nobilitarla... antica servitù*).
24. BMN, ms. 139, f°12 : abbé Barthélemy à J. F. Séguier, Bologne, 8 octobre 1755.
25. BNF, NAF 6211, f°125-126 : G. Torelli à J. F. Séguier, Vérone, 26 mars 1756 (*sarà sempre nostra gran vergogna che un Forastiero ci abbia involato così bel tesoro*).
26. BNF, NAF 6568, f°126-127 : J. A. de Luc à Séguier, Genève, 16 août 1769 et f°128-129, Beaucaire, 15 juillet 1770. *Ibid.*, f°111-112 : L'Héritier à Séguier, Paris, 20 février 1783.
27. BMN, ms. 138, f°214 : F. Bassi à J. F. Séguier, Bologne, 4 février 1762 (*Pur troppo io fui indovino, che la vostra lontananza doveva interrompere, se non la nostra amicizia, e voglio sperare, che ciò non sia, e certamente da mio canto non è rafredata ne punto ne poco, ma almeno la nostra corrispondenza, la quale tanto giova, e somministra alimento alla amicizia*). La correspondance se poursuit avec Domenico Schiavo jusqu'en 1769, Giovanni Bianchi jusqu'en 1770, Paolo Maria Paciaudi jusqu'en 1771, Ferdinando Bassi jusqu'à la mort de ce dernier en 1774, Carlo Allioni jusqu'en 1775, Salvatore Maria Di Blasi jusqu'en 1778.
28. BMN, ms. 147, f°35 : p. M. Paciaudi à J. F. Segulier, Frascati, 16 octobre 1755 (*Nîmes è in Europa, e i corrieri vi passano, sicché potremo scrivervi in più tempi, e con tranquillità*).
29. Samuel CORDIER, François PUGNIERE (éd.), *Jean-François Séguier, Pierre Baux. Lettres, 1733-1756*, Avignon, Editions A. Barthélemy, 2006, p. 159.
30. BMN, ms. 139, f°23 : G. A. Battarra à J. F. Séguier, Rimini, s. d. [mais post 12 septembre 1768] (*bisogna aver pazienza poichè viviamo in paesi che la Posta non corre a piacere, e m'augurerei che staste in una qualche città di Germania o a Londra che ci scriveremmo più spesso*).
31. Davide ARECCO, « Tra Torino, Genova e l'Europa settentrionale : la corrispondenza di Carlo Allioni con i linneani del secondo Settecento », *Studi piemontesi*, 34, 2005, p. 437-451.

32. Charles LIOTARD, « Analyse d'une collection de lettres de Jean-François Séguier à Carlo Allioni », *Mémoires de l'Académie du Gard*, novembre 1863-août 1864, Nîmes, 1865, p. 164-207, n° 83.
33. BMN, ms. 284 (2). Sur ce carnet, Daniel ROCHE, « Correspondants et visiteurs de Jean-François Séguier », in Elio MOSELE (dir.), *Un accademico dei Lumi*, op. cit., p. 33-50, repris dans ID., *Les Républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 263-285. Le carnet a été édité dans E. CHAPRON, *L'Europe à Nîmes*, op. cit.
34. BMN, ms. 147, f°256 : J. Roudil de Berriac à J. F. Séguier, Carcassonne, 8 novembre 1771.
35. *Ibid.*, f°264 (Turin, 13 juin 1772) et f°268 (Sienne, 16 octobre 1772).
36. *Ibid.*, f°267.
37. Abbé Rafélis DE BROVES, « L'abbé de Sauvages », *Mémoires de la Société scientifique et littéraire d'Alès*, t. XXVIII. BMN, ms. 94, f°23.
38. BMN, ms. 139, f°148 : G. Bianchi à J. F. Séguier, Rimini, 28 juillet 1764 (*Cotesti vostri Paesani sono molto spezzanti, e scortesi [...]. Quando passano di quà, e quando vengono da me, benché pregati da Voi, sono come il Canis e Nilo. Bisogna che reputino Rimino una Biccocca, e che me credano un Coccodrillo, che li possa divorare, che non vogliono aspettare neppure un momento. Io non dico che Rimino meriti che si fermi per qualche giorno ; ma pure si potrebbero fermare qualche ora per vedere le cose antiche di questa Città, come l'Arco, e il Ponte, San Francesco, e per vedere le cose moderne, come la pubblica Libreria, e le cose mie. Se essi non prezzano punto la nostra Città [...], dite loro che io non istimo un fico il loro Montpellier, che non ha niente di raro, e dove non è ora una persona, che sappia un Hacca*).
39. BMN, ms. 138, f°350 : G. Bonelli à J. F. Séguier, Rome, 18 novembre 1775 (*non solo viveva, ma faticava, ed era costì meritamente l'amore, e le delizie de' Letterati*).
40. BMN, ms. 145, f°52 : V. Lavini à J. F. Séguier, Turin, 6 juillet 1760 (*Il Sig.r medico Giavelli mio singolarissimo amico mi ha da qualche tempo significato la favorevole circostanza, in cui si è ritrovato dell'incontro dell'amicizia di Vostra Illustrissima in passando a vedere l'antichissimo edificio di Nimes. Ricevei appena un tale riscontro, che mi sono subito ricordato d'aver appunto letto il giudizioso Ragionamento sur la Maison carrée de Nimes, ch'Ella ha dato alla luce...*).

RÉSUMÉS

La trajectoire de Jean-François Séguier (1703-1784), qui réside pendant vingt ans à Vérone auprès du marquis Maffei avant de retourner vivre à Nîmes, sa ville natale, éclaire les contraintes spatiales auxquelles sont soumises les communications intellectuelles à l'époque moderne. À rebours de l'image d'une République des lettres uniformément maillée par les réseaux de correspondance, elle invite à s'intéresser aux dispositifs mis en œuvre par les savants pour gérer ces contraintes. « Écritures ordinaires » telles que carnets de connaissances ou de visiteurs, mobilisation de « liens faibles » issus de rencontres brèves ou ponctuelles, lettres de recommandation remises aux voyageurs sont autant de dispositifs qui préservent dans la distance la possibilité des échanges savants.

The career of Jean-François Séguier (1703-1784), who lived for twenty years at Verona beside the marquis Maffei before his return to Nîmes, his native city, revealed spatial constraints that hanged over intellectual communications of modern epoch. Backwards the representation of the

Republic of letters, uniformly stitched by correspondence networks, it invites us to take an interest in implemented devices by lettered to deal with these constraints. « Ordinary Writings » such as knowledge or visitors notebooks, « weak links » mobilization from brief or punctual meetings, recommendation letters handed to travelers, are so many devices to preserve within distance the possibility of erudite communications.

Il percorso di Jean-François Séguier (1703-1784), che risiede venti anni a Verona presso il marchese Maffei prima di ritornare vivere a Nîmes, la sua città natia, chiarisce gli obblighi spaziali a cui erano sottomesse le informazioni intellettuali nell'età moderna. In senso contrario all'immagine di una Repubblica delle lettere uniformemente prese nelle reti di corrispondenza, esso ci invita a interessarci ai mezzi attuati dagli scienziati per gestire tali obblighi. "Scritture ordinarie" quali taccuini di conoscenze o di visitatori, mobilitazione dei "legami deboli" insorti da incontri brevi o puntuali, lettere di presentazione consegnate ai viaggiatori costituiscono altrettanti dispositivi che preservano nella distanza la possibilità degli scambi eruditi.

INDEX

Mots-clés : échanges, élites, histoire

Index géographique : France, Italie

Index chronologique : XVIII^e siècle

AUTEUR

EMMANUELLE CHAPRON

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure, Emmanuelle Chapron est maître de conférences en histoire moderne à l'Université de Provence et membre du laboratoire TELEMME (MMSH). Elle a travaillé sur l'histoire du livre et des bibliothèques dans l'Italie moderne (*Ad utilità pubblica. Politique des bibliothèques et pratiques du livre à Florence au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 2008). Ses recherches portent actuellement sur les pratiques du monde savant (*L'Europe à Nîmes. Les carnets d'un savant nîmois, Jean-François Séguier*, Avignon, Editions Barthélemy, 2008) et sur l'histoire des représentations de la lecture à la fin de l'Ancien Régime.